Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 67 (1938)

Heft: 10

Rubrik: Pèlerinages et géographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

chemin de la vie, à l'église paroissiale, où on l'admirait, active à s'occuper de l'ornementation des autels, de la préparation des processions, des fêtes, de l'entretien minutieux des ornements, de la surveillance des enfants. Les deux heureux prêtres qui ont eu le bonheur d'apprécier ses précieux services dans l'organisation de leur première messe ne l'oublieront certes pas !

Depuis la fondation du groupe paroissial des jeunes filles, Sr Aurélie était encore l'animatrice adroite et enthousiaste qui savait à merveille guider les élans généreux vers cet idéal de vie chrétienne profondément vécue dont elle aimait tant à parler et dont elle était le vrai modèle.

Sr Aurélie repose maintenant, là-bas, au sein de sa famille spirituelle, sous les roses que, dans ses jeunes années, elle a plantées, à l'ombre de la croix au pied de laquelle elle fit, si heureuse, le sacrifice de sa vie. A Prez, au pays de Fribourg, nombreux sont les cœurs qui lui gardent un pieux souvenir de respectueuse et profonde reconnaissance.

B.

Pèlerinages et géographie

Tous les manuels de pédagogie déclarent à l'envi qu'il est du rôle de l'enseignement de la géographie de faire connaître aux enfants leur pays et de le leur faire aimer. Pour qu'on l'aime, il faut le montrer aimable, il faut en décrire ce qui porte à l'aimer. Le fait-on toujours ? S'en soucie-t-on assez ? Nos leçons y réussissent-elles ? avec l'énumération qu'elles exigent des chaînes de montagnes avec leurs principales sommités, le recensement des rivières, de leurs affluents et de leurs chutes, les variations de la température et la supputation des cultures qu'elles autorisent, que Berne cultive l'ours et Zinal le mulet, que l'eau de Pfäffers est souveraine contre les rhumatismes, que Langenthal fabrique des poteries et Ste-Croix des accordéons, que « l'industrie des étrangers » est essentielle à l'équilibre de maints budgets, ce qui me semble signifier qu'on « les » exploite, ce qui est une faute, au moins de goût, sinon d'hospitalité. Est-ce pour ces raisons et de semblables qu'on aime son pays ?

On parle volontiers « du visage aimé de la patrie ». On aime un visage pour l'âme qui transparaît sur ses traits, dans la lumière des yeux, dans le sourire des lèvres, dans la grâce mobile et spirituelle de la physionomie. On l'aime par tout ce qui nous semble y vibrer de foi, d'élan vital, d'ardeur, d'amour, de noblesse du passé ou de promesse d'avenir. Ce qui nous touche plus que tout, nous, catholiques, dans un visage, c'est ce qu'il nous révèle de divin, ce qu'il retient de l'image du Créateur, ce qu'il acquiert de son identification avec le Sauveur (« je ne vous appelle plus mes amis, mais mes frères en notre Père »), ce qui s'y reflète du Saint-Esprit qui l'habite et l'anime.

Nos petits catholiques, qui fréquentent chaque semaine ou presque la communion, pour qui le mois de Marie est le plus beau des mois, commencé et poursuivi dans leurs chants, sont avides sourdement de connaître le visage catholique de notre pays ; ils souhaitent, pour l'aimer de tout leur cœur, de savoir

en quoi son visage est conforme à celui de Jésus, à celui de leur Mère Marie. Avons-nous souci de satisfaire ce besoin obscur, de procurer cette joie ? Nos leçons, j'en ai peur, en restent trop à la platitude neutre des manuels positifs, comme si, de croire et d'aimer, ce n'était pas de la réalité, et comme si le pays n'était qu'un amas de montagnes et de vallées, de bêtes à cornes et de meules de fromage, un corps sans âme. Notre pays, Dieu merci, garde en lui une âme bien vivante, qui sait croire, qui sait aimer, qui sait prier. Que nos petits ne l'ignorent donc pas.

Il y a dix ans, M. le chanoine Magnin, très révérend curé du Crêt, avait aidé notre personnel enseignant à rendre moins matériel et neutre, plus cordial et chrétien, l'enseignement de la géographie de notre canton à nos élèves catholiques en publiant ses *Pèlerinages fribourgeois*. Il complète, cette année, son œuvre patriotique et pieuse en publiant des *Pèlerinages suisses* [1] dont l'utile office ne sera pas moindre. Nous ne serons plus embarrassés pour faire reconnaître et chérir sur le « visage aimé de la patrie » les traits qui nous sont infiniment chers de notre Mère Marie (et ces traits-là sont également ceux de la figure humaine du Verbe fait chair par Marie).

Toute notre Suisse y est représentée ; Fribourg s'y retrouve avec Notre-Dame de Bourguillon et Notre-Dame des Marches. La Suisse romande y est traitée, comme de juste, avec prédilection : Notre-Dame de Genève ; Notre-Dame de Lausanne, Notre-Dame d'Orbe, de Payerne, dans le pays de Vaud ; Notre-Dame de Valère et du Glarier à Sion, Notre-Dame du Scex, d'Agaune, de Longeborgne et les Notre-Dame des Sept-Joies, dans le Valais ; le Jura présente Notre-Dame du Vorbourg et Notre-Dame de Porrentruy. La Suisse allemande trouve son centre marial à Einsiedeln ; mais on lit avec intérêt l'histoire de Notre-Dame de Bâle, celle de Notre-Dame du Gubel dans le canton de Zoug, de Notre-Dame du Wesemlin près de Lucerne. La Suisse italienne se glorifie de sa dévotion à la Madonna del Sasso de Locarno et de celle de Morbio, dans le sud du Tessin. On s'écrierait volontiers, si l'on ne craignait de copier trop littéralement un illustre prédicateur de congrès marial : « Quelle belle et grande mosaïque ! »

L'auteur conte avec beaucoup de charme l'origine et l'histoire du pèlerinage, décrit son site, le sanctuaire qui abrite la statue vénérée, les foules qui viennent s'y retremper ou s'y purifier ; il y joint une notice sur les personnages qui l'ont illustré, sainte Colette et Loyse de Savoie à Orbe, saint Odilon, sainte Adélaïde et saint Udalric à Payerne, saint Théodule et saint Garin à Sion, d'autres encore. Une tendre et vive piété se révèle en de nombreux passages, mais allègre et discrète. La prose s'y égaie de vers, qui ne sont pas tous bons, de portraits, dont quelques-uns sont bien sévères. On se sent mieux à l'aise auprès de M. le Curé-doyen du Crêt ; on ose penser que la Mère tout aimable, la Vierge toute clémente, Cause de notre joie et Porte du ciel, accueillera au seuil du Paradis ceux qui, dévotement, sont venus la visiter dans les endroits de la terre auxquels elle réserve quelque prédilection avec une face plus gracieuse, un geste plus affectueux de ses bras tendus et de ses mains ouvertes.

On se plaint de l'antipatriotisme menaçant ; on organise des congrès pour « la défense intellectuelle du pays ». Sa meilleure défense intellectuelle me semble être de le présenter dans nos leçons non pas seulement sous son aspect administratif, fiscal et ferroviaire, mais dans sa correspondance avec nos croyances les plus chères, avec ce que nous déclarons sincèrement aimer par-dessus tout, notre Père des cieux, le Christ Rédempteur et Marie, sa Mère et la nôtre. Il est

[1] Librairie St-Paul, Fribourg, 3 fr.

une forme inférieure et bâtarde de la discrétion qui brise tout élan, qui neutralise toute action éducative, se refusant à faire savoir à nos petits catholiques qu'il est, entre les frontières de notre Suisse, des sanctuaires où les catholiques aiment à venir prier, demandant à Dieu de protéger notre territoire et d'inspirer à ceux qui l'habitent un meilleur esprit de service et de fraternité. Il serait pernicieux de laisser croire à nos élèves, en classe de géographie, que notre lieu saint essentiel est le Palais fédéral de Berne et que, en dehors des salles de nos deux assemblées législatives, il n'est pas d'autres temples dont on ait à parler dans nos écoles. Ne traitons pas nos enfants en païens et surtout ne les paganisons pas en feignant d'ignorer que notre nation est chrétienne et que notre Constitution même la place sous la protection du Dieu tout-puissant. E. D.

En l'honneur de Mère Marie-Thérèse Scherer Première Supérieure Générale d'Ingenbohl

Le double fait que, le 30 mai dernier, les restes de la servante de Dieu, Mère Marie-Thérèse Scherer, ont été exhumés du cimetière du couvent d'Ingenbohl, où ils reposaient depuis 50 ans et que, le 21 juin, ces restes ont été transférés dans un caveau de la chapelle de ce même couvent, rappelle très opportunément le souvenir de cette femme remarquable, peut-être trop oubliée, à laquelle l'Eglise et la Suisse sont redevables d'une des plus belles Congrégations de femmes qui soient, la Congrégation des Sœurs de la Ste-Croix d'Ingenbohl.

C'était entre 1830 et 1840, alors que sur l'Helvétie soufflait un violent vent de radicalisme, de libéralisme, d'indifférence religieuse, d'incrédulité, d'égoïsme. Un homme, sorti des rangs du peuple et mis à même, par sa situation de prédicateur itinérant, de connaître à fond les couches populaires, avait pu se rendre compte quelle menace d'aggravation était ce vent pour leur détresse, physique, intellectuelle, morale et religieuse, déjà très grande. Cet homme, c'était le P. Théodose Florentini, Capucin, qui n'ayant ni sou ni maille, en vrai fils de saint François qu'il était, n'en conçut pas moins l'audacieux projet de fonder une congrégation de femmes, à la fois enseignante et hospitalière, destinée à parer à ce danger en même temps qu'à améliorer la situation existante, en soignant le corps et l'âme populaires.

Seulement de la conception du projet à sa réalisation il y avait loin, si loin que les premiers essais tentés dans ce dernier sens valurent à son auteur plus de déboires et de déceptions qu'il n'en avait sans doute escomptés. Et la Congrégation dont la formation le hantait serait vraisemblablement restée dans le domaine de l'abstraction, si, pour la mettre sur pied il n'eût rencontré, dans la personne d'une jeune fille de Meggen, comme lui plus riche de bonne volonté et de dévouement que d'écus, l'aide dont il avait besoin. Catherine Scherer était son nom.

C'est cette auxiliaire qui, après être rentrée pleinement dans les vues du P. Théodose, se mit à l'œuvre pour les exécuter au milieu de difficultés quelque peu légendaires où une volonté moins bien trempée et une foi moins robutes que les siennes eussent infailliblement échoué, et qui les exécuta si bien qu'aujourd'hui la Congrégation rêvée compte 9,443 religieuses.

Mais il faut dire que cette femme n'était pas ordinaire et par les dons d'esprit